ÉLOGE

DE

JULES ROCHARD

(1819-1896)

PRONONCÉ A LA SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE

DANS LA SÉANCE ANNUELLE DU 22 JANVIER 1908

PAR

M. G. FÉLIZET

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE

PARIS

MASSON ET Cie, ÉDITEURS

LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

120, boulevard Saint-Germain

1908

affectueux souvenir

ROCHARD

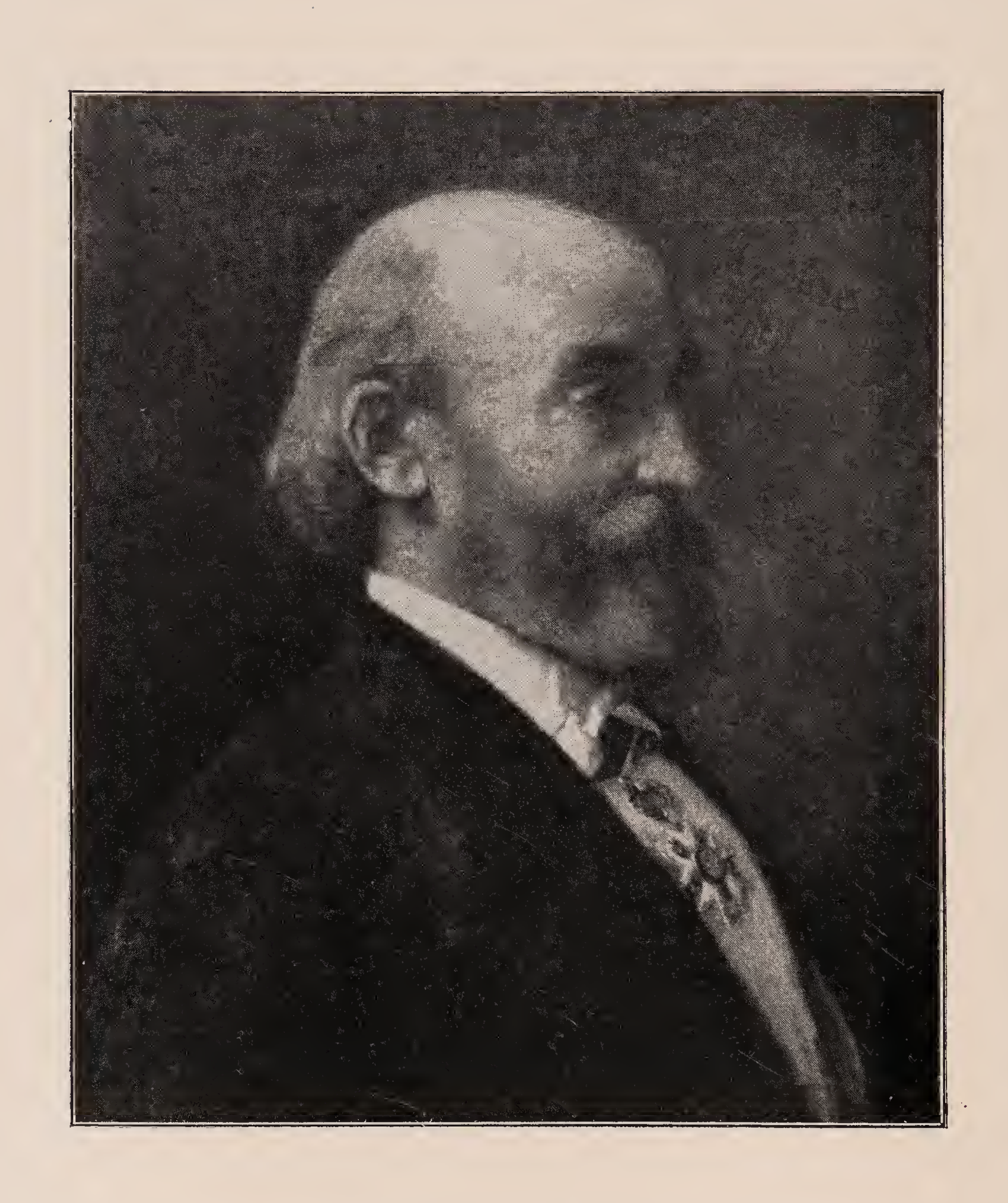
ÉLOGE

DE

JULES ROCHARD

(1819-1896)





JULES ROCHARD

(1819-1896)

ÉLOGE

DE

JULES ROCHARD

(1819-1896)

PRONONCÉ A LA SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE

DANS LA SÉANCE ANNUELLE DU 22 JANVIER 1908

PAR

M. G. FÉLIZET

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE

PARIS

MASSON ET Cie, ÉDITEURS

LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

120, boulevard Saint-Germain

—

1908

ÉLOGE

DE

JULES ROCHARD

(1819-1896)

Le capitaine Godard Rochard, fils du courrier de la malle du Havre à Paris, né à Vernon, s'enrôla en 1792, à l'âge de seize ans: il finissait sa quatrième au collège de la ville.

On ne perdait pas de temps alors. Dirigé la semaine suivante sur Dunkerque, qu'assiégeaient les Anglais et les Autrichiens, il reçut, à sa première sortie, une balle qui lui traversa la poitrine.

Miraculeusement guéri, il rejoignit en Hollande, après quelques semaines de convalescence, son régiment, le 60e de ligne, qu'il ne devait jamais quitter.

Rochard, après avoir fait toutes les campagnes de la République et de l'Empire, vit sa carrière brusquement arrêtée en 1813, en Espagne, par un coup de mitraille qui lui fracassa la jambe au-dessous du genou et nécessita l'amputation de la cuisse.

Il avait trente-neuf ans, quand sa pension de retraite fut liquidée, avec sa croix, à 1.600 francs...

Il se retira en Bretagne, où l'attendaient deux enfants nés d'un premier mariage et confiés, leur mère étant morte, à leur grand'-mère maternelle, à Saint-Brieuc.

Seul, désœuvré, mutilé, inutile, le cœur accablé, l'âme morte, il languissait de tristesse dans cette ville endormie, quand son ami M. Guernion, avoué au tribunal, lui fit épouser une dame veuve, Mme de La Vergée, mère de deux enfants.

C'est de ce mariage que naquit Jules Rochard.

*
* *

Mme de La Vergée était une femme d'une grande beauté et surtout d'un esprit supérieurement cultivé. Elle avait découvert la grandeur d'âme, la douceur, le courage résigné, — elle avait deviné les tristesses de ce vaincu stoïque, trop fier pour se plaindre, ayant toujours une belle allure avec sa jambe de bois.

Ce ne fut certainement pas un mariage d'argent : le marié possédait pour tout avoir sa pension de retraite ; la mariée, restée veuve avec deux filles, était à peu près ruinée.

Comme il fallait que les enfants vécussent et qu'il n'est jamais honteux de travailler, la veuve, courageuse, s'était résolue, après la mort de son mari, à « faire du commerce ».

Avec le produit de ses dernières ressources, elle monta un modeste magasin dans une des rues les plus étroites de Saint-Brieuc, la rue Saint-Gouëno.

C'était une de ces petites boutiques pâles et mornes, froides même au plus fort de l'été, dans lesquelles, en dehors des jours de marché, l'arrivée d'une cliente est un événement.

L'étalage est plus que modeste : les enfants, en allant à l'école, ne daignent même pas s'arrêter devant quelques bonnets blancs aux brides raides, tenant compagnie à des cols soigneusement empesés ou tuyautés, à côté d'amples corsages bombés comme des voiles, que gonflerait une bonne brise arrière....

A l'intérieur, une table de travail portant un dévidoir et des pelotes ; contre le mur, des cartons — tabernacles rarement ouverts — qui contiennent la réserve des marchandises précieuses : broderies, guipures, dentelles, chefs-d'œuvre de la patience et de l'habileté arachnéenne de la maîtresse de la maison.

On travaillait surtout à façon et sur commande !

Mme de La Vergée, lingère, ne réussissait pas trop mal dans son commerce ; elle le continua après son mariage.

Le mariage fut célébré le 20 novembre 1818.

Le 30 octobre 1819, l'homme éminent, dont nous avons entrepris de faire l'éloge, naquit dans la pauvre petite chambre située au-dessus de la lingerie de la rue Saint-Gouëno.

Il fut présenté à l'officier de l'état civil par deux témoins : Théodore Jac, huissier, et Antoine Golfier, chirurgien.

Permettez-moi de ne pas m'excuser de la longueur des détails dans lesquels je suis entré sur la vie, le caractère et les mérites de Mme de La Vergée.

Ces détails sont précieux pour qui veut bien comprendre l'existence dont nous avons à faire l'histoire.

La suite dans les décisions, la continuité dans l'effort, la sérénité au cours des heures mauvaises, la ténacité dans la direction des choses, la fidélité entêtée au devoir, l'esprit de sacrifice, l'oubli de soi-même, la modestie, la simplicité, la tendresse, le charme, toutes ces qualités qui, dans la longue carrière du fils, ont provoqué souvent l'admiration, suscité parfois la jalousie, imposé l'estime, désarmé les haines, toutes ces qualités qui éclairent la grande figure de Jules Rochard et le feront vivre dans l'histoire de la médecine navale, c'est à l'humble petite lingère de Saint-Brieuc qu'il les doit, en grande partie.

*
* *

C'est que nos mères ne nous créent pas en une seule fois.

La femme ayant conçu, prodigue sa substance pour la formation du petit être qui est en elle : tout son corps se donne sans compter et s'épuise.

L'enfant naît; de tous les animaux de la création, c'est le plus débile, le plus misérable, le plus laid. La mère le chérit, le couve, elle le nourrit, elle le berce, elle l'endort, cherchant dans la contemplation de sa petite âme encore endormie l'imperceptible lueur de ce qui sera plus tard le sentiment et la pensée.

La lueur est devenue avec le temps une lumière, le petit s'est fait alerte et fort, il agit, il écoute, il regarde, il comprend, il parle, encore un peu il questionne.

Voyez comme la mère et l'enfant s'entendent !

Le cœur bientôt entre en scène : on lui apprend à aimer ce qui est bien, à détester ce qui est mal; un travail s'accomplit, lent, puissant, irrésistible, et voici que sur la cire de l'âme qu'elle a tendrement façonnée la mère a enfoncé l'empreinte de toutes les qualités de son cœur et de son esprit.

Ce fut pour Jules Rochard la préparation utile et nécessaire à l'éducation de droiture et d'énergie, que l'exemple de l'intrépide soldat devait éclairer et guider dans toutes les périodes de sa carrière.

L'éducation par le père commença de bonne heure.

L'enfant était précoce : à la petite école, il apprit vite et comme en jouant, à lire, à écrire et à compter.

C'était un petit homme qui ne tenait pas en place, maigre comme une sauterelle et noir comme un grillon.

Seul, il était calme et réfléchi, mais la compagnie de ses camarades le transportait et l'exaltait jusqu'au tapage.

Saint-Brieuc est une ville triste, avec ses rues mal pavées, tortueuses, rétrécies encore en haut par l'avancée de pignons noirs, qui n'ont pas d'âge.

C'est à une demi-lieue de la ville, sur le front de mer, au port du Légué, que les enfants du pays allaient s'ébattre, près du bassin dans lequel se jette la rivière le Gouët. Là, en pleine liberté, la figure fouettée par le vent, les pieds nus dans les varechs, sur le sable caillouteux de la grève, le petit Rochard, avec les autres « mousses » de la bande, gagna une santé de fer.

On courait, on luttait, on apprenait à nager à toutes les heures de la marée, on plongeait, et, le soir, on rentrait rompu.

La nature, en Bretagne, est rude : les embruns, la pluie tenace, les coups de vent froid. En haut, des nuages noirs se poursuivent, se rejoignent, se heurtent, ne laissant voir qu'une partie du ciel gris et bas, comme dans l'écartement d'une déchirure.

La mer est une nappe glauque, tailladée par la mousse blanche des vagues. Alors même que le temps est beau, elle gronde et lance sans trêve ses grosses lames à l'assaut des rochers.

C'est une rage farouche que rien n'apaise et qui se traduit par une clameur sourde, continue, — harmonieuse comme une plainte et fière comme un défi !

Devant le champ de bataille des élément déchaînés, le corps s'endurcit, l'énergie se trempe, l'esprit se concentre.

Là est peut-être l'explication du mysticisme et de l'entêtement de l'âme bretonne.

*
* *

Le capitaine Rochard encourageait ces escapades et ces exercices d'endurance. L'enfant était courageux et solide dans sa maigreur.

Il avait connu de bonne heure, par les récits de sa mère, l'histoire de la vie accidentée du soldat de l'Empire.

Les campagnes en Flandre, en Hollande, en Allemagne, en Italie, en Dalmatie, en Espagne enfin, ces pays-là il les connaissait : il les avait cherchés sur la carte.... Il y voyait son père combattant les ennemis et exposant sa vie pour la France et pour l'Empereur.

« Vive l'Empereur ! » n'était pas alors un cri séditieux; on le disait plus bas, maintenant, dans cette petite cité réactionnaire

des Côtes-du-Nord, où les soldats de l'Empire étaient regardés de travers et suspects. Ils se réunissaient souvent soit au café, soit chez Rochard, pour se souvenir ensemble et pour parler du « Grand Homme ».

Des amis de Paris copiaient, à leur intention, une chanson nouvelle de Béranger; c'était un événement. Cette chanson, le petit gas, qui n'avait pas sept ans, l'apprenait aussitôt et, le soir même, dans l'arrière-boutique de la pauvre lingerie close, sous la lueur indécise de deux chandelles fumeuses, hissé sur la table, il la chantait gravement aux vétérans attendris, qui la lui faisaient redire.

C'était *le Vieux Sergent* :

> De quel éclat brillaient dans les batailles
> Ces habits bleus par la victoire usés!
> La Liberté mêlait à la mitraille
> Des fers rompus et des sceptres brisés.
> Les nations, libres par nos conquêtes,
> Ceignaient de fleurs le front de nos soldats.
> Heureux celui qui mourut dans ces fêtes!
> Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!

Le capitaine Rochard était le chef de ce petit clan de Français humiliés: l'autorité de sa croix, de son grade, de ses campagnes et de ses blessures lui avait conféré une sorte de présidence.

L'enfant, silencieux, regardait avec respect ce guerrier à l'aspect rude, dont la barbe rousse, de tout temps rebelle à la brosse, dispersait ses poils dans tous les sens, et avait valu à son propriétaire le sobriquet de MOUSTACHE, sous lequel il était connu, même en dehors de la 60[e] demi-brigade.

« Mon pauvre Moustache, lui avait dit son général, — le général Lamarque, — en voyant sa jambe fracassée, quelle blessure!

« — Cela devait arriver, répartit le capitaine, mais ce qu'il y a de plus triste, mon général, c'est que je suis f... pour l'armée! »

Parmi ceux qui assistaient à ces réunions, il n'y en avait pas un qui n'eût pris part à des combats, pas un qui n'eût vu cent fois la mort de près, sans faiblir.

Et l'enfant contemplait ces braves avec respect, et se gravait profondément cette parole de son père : « Que, dans la vie, il faut être franc, il faut être bon, il faut être brave; sans cela, on n'aime pas son Pays! »

Telle fut l'éducation du père

*
* *

L'école primaire ne suffisait plus. Le petit Jules fut placé comme externe au collège de Saint-Brieuc. C'était une dépense appréciable, et nous ne savons pas au prix de quelles économies le modeste budget de la maison put se maintenir en équilibre.

Cet enfant de neuf ans le comprenait et souffrait sans rien dire. Il se jeta dans le travail à corps perdu, pour s'acquitter.

Il était le premier en tout. Un inspecteur d'Académie, en tournée à Saint-Brieuc, fut émerveillé par l'intelligence et le savoir du petit Jules Rochard; il parla de lui faire obtenir une bourse.

L'élève Rochard étant le fils d'un soldat de l'Empire, aucune suite ne fut donnée à cette proposition.

Les cinq années passées au collège de Saint-Brieuc peuvent être marquées comme l'épreuve la plus laborieuse qu'un cerveau d'enfant puisse affronter.

Les devoirs finis, les leçons apprises, l'écolier cherchait d'autres aliments à sa curiosité croissante.

Les récits de voyage, les ouvrages d'histoire naturelle le passionnaient et développaient en lui le goût des études scientifiques.

Son rêve se précisait : il deviendrait un savant.

Godard Rochard avait un frère qui, après avoir fait dans la Garde impériale toutes les guerres de l'Empire, s'était retiré, officier supérieur, à Vernon.

L' « oncle Pierre » était le richard de la famille. Il avait souvent demandé qu'on lui confiât le petit Jules; on n'avait jamais pu consentir à une séparation. Mais la vie devenait dure à Saint-Brieuc. Il fallut se décider, et l'enfant fut confié à son oncle et envoyé à Vernon, où il ne tarda pas à s'ennuyer.

Le désœuvrement lui pesait; ce fut une grande joie pour lui quand l'oncle Pierre lui apprit qu'il allait entrer comme interne au collège royal d'Évreux.

La déception fut cruelle. Le pauvre enfant tomba sur des condisciples épouvantables : des brutes. Pas de foi, pas de discipline; des maîtres sans autorité. Quelle différence avec le petit collège de Saint-Brieuc !

Le petit Rochard essaya de travailler et souffrit sans se plaindre.

Là se passèrent les années les plus tristes de son existence.

Quand il était à Vernon, abandonné à lui-même, la seule distraction de l'enfant était d'aller, soit en bateau, soit sur le chemin de

halage, voir la Seine couler lentement ses eaux grises, emportant les chalands chargés de marchandise vers le Havre.

Le Havre!... C'était la mer! Et le petit Breton déraciné se laissait bercer dans sa rêverie.

Il revoyait la mer près de laquelle il avait été si heureux, les matelots du port du *Legué*, ses vieux amis, — les mousses, ses camarades, avec lesquels on avait tant joué autrefois!

Comme tout cela était loin!...

Les jours passaient ralentis par l'ennui, un ennui que le travail n'arrivait pas à guérir.

Il avait la nostalgie de la mer. Il serait marin.

Mais il voulait se mettre rapidement en état de ne rien coûter à ses parents qui avaient fait déjà tant de sacrifices et il était trop fier pour admettre qu'on mît à contribution l'oncle Pierre, qui décidément ne l'aimait pas.

Il songeait déjà à un métier qui lui permettrait de naviguer, d'être utile aux marins, de s'en faire aimer, en même temps qu'il étudierait là-bas, « dans les Iles », les animaux et les plantes.

Il serait médecin de marine.

Au bout de quelques mois on embarquait; on touchait d'emblée une solde sérieuse, on gagnait sa vie; on ne serait plus à la charge de la famille.

Il se rappela même qu'un parent éloigné, Antoine Golfier, celui-là même qui avait déclaré sa naissance à la mairie, avait autrefois choisi cette carrière et qu'il en avait été content.

Jules Rochard prépara le concours avec l'ardeur tenace qu'il apportait à toutes choses. Il fut reçu à l'Ecole navale de Brest.

Il y entra le 8 septembre 1837. Il avait dix-sept ans.

Le 8 novembre 1838, il embarquait sur la corvette *la Bergère*, en rade de Brest, comme chirurgien de 3e classe.

*
* *

Son œuvre est immense. Il a abordé toutes les branches de l'art de guérir, et chacune de ses incursions a été marquée d'un cachet de supériorité indiscutable.

Ses préférences étaient pour la chirurgie; il ne s'en cachait pas. Il a fait taire ses préférences et il a été loyalement, par le caractère impérieux de ses fonctions, contrairement à ses goûts, un médecin, un hygiéniste, un épidémiologiste, un administrateur, un organisateur, et en tout il s'est montré un serviteur hors ligne de son pays.

C'est qu'il était admirablement préparé par les exemples et la discipline de son enfance à ne jamais reculer et à faire face sans broncher aux obligations de la vie.

Sa mère avait fait de lui un homme de Tendresse, son père avait fait de lui un homme de Devoir; il pouvait maintenant marcher dans la vie avec honneur.

* * *

Chez le jeune chirurgien de 3e classe, la joie d'être pourvu, pour la première fois, d'un poste officiel et *rémunéré* n'était pas sans mélange. C'était une angoisse cruelle de se voir embarqué seul, chargé de la santé et de la vie d'une soixantaine d'hommes, équipage de la corvette *la Bergère*. Le sentiment de son ignorance, loin de l'accabler, le stimula à travailler à bord.

Mais que pouvait-il apprendre?

Un an après, le 18 février 1839, Jules Rochard fit, sur la corvette *l'Allier*, un voyage au Sénégal.

En 1841, après un brillant concours, il fut nommé chirurgien de 2e classe. Enfin, en 1845, le concours lui fit obtenir la 1re classe.

En huit ans, il avait conquis ses trois galons, mais on ne peut pas savoir au prix de quel travail acharné, à toutes les heures du jour et de la nuit, par tous les temps, le jeune médecin avait conquis le succès.

* * *

Entre temps, en 1841, la corvette *la Fortune* fit une longue expédition qui resta mémorable.

Quittant Brest le 26 mai 1841, le navire, après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, toucha l'île Bourbon et arriva à Calcutta. Les renseignements n'étaient pas aussi bien assurés qu'aujourd'hui. On tomba sur une formidable épidémie de choléra.

Le Gange, à l'embouchure duquel était mouillée *la Fortune*, charriait des cadavres. On les voyait descendre au fil de l'eau le long du navire et s'amonceler sur la chaîne des ancres, montant au niveau du pont et menaçant de l'envahir; il fallait les refouler.

La barre du Gange étant infranchissable, les hommes durent rester à bord dans un blocus de pestilence.

Une partie de l'équipage fut atteinte du choléra et paya un large tribut à la mort.

Le médecin de 2[e] classe Jules Rochard se multiplia et fit travailler les hommes valides à frictionner les malades, à les soigner, à les nettoyer. Il donnait, le premier, l'exemple et, pendant plus de vingt-cinq jours, il ne connut pas le repos, à peine le sommeil. Les hommes l'admiraient et ne connaissaient que lui à bord.

Un jour, on ne vit pas le médecin dont les soins, la bonne humeur et l'entrain avaient le don magique de relever les courages.

Le mal l'avait frappé à son tour.

La consternation fut profonde : Rochard parti, qu'allait-on devenir?

L'attaque du choléra fut rude et pendant quelques jours on désespéra.

Sa vigoureuse constitution, son énergie, le sentiment qu'il avait d'être nécesssaire aux hommes, sa volonté enragée de ne pas mourir, tout cela fit que Jules Rochard ne mourut pas cette fois-là.

Convalescent, affaibli, se traînant avec peine, il se remit à donner des soins à ses malades.

Il prit les mesures utiles pour faire, sinon la désinfection, du moins le nettoyage de la corvette.

L'inaction étant toujours dangereuse, il fit travailler les matelots à des corvées de propreté.

On ne se hâtait pas de rentrer en France, pour ne pas apporter le fléau avec soi.

Rochard profita d'une occasion de descendre à terre pour visiter le Cambodge et le royaume de Siam.

Quand, vingt mois après son départ, *la Fortune* rentra à Brest, sur ses 150 hommes d'équipage, la moitié manquait à l'appel.

Jules Rochard fut à la suite de cette campagne nommé chevalier de la Légion d'honneur.

C'était un chef adoré des marins. Il n'était pas familier, il était affable et bienveillant; il était avant tout très juste.

Sa conduite à bord de *la Fortune* devant Calcutta lui valut une popularité sans pareille.

Dans les rues de Brest les marins saluaient avec respect ce jeune médecin, brun, maigre, marchant vite, la tête penchée, qui n'avait rien de plus pressé, étant à terre, que d'aller à l'hôpital, à l'amphithéâtre, à la Bibliothèque, qui étudiait toujours et partout, « comme si, disaient-ils, il n'était pas assez savant comme cela, pour sauver la vie des hommes!... » Avec lui on pouvait embarquer pour n'importe où.

Ce que les marins ne pouvaient pas dire, c'est comment il avait su les comprendre.

Il savait si bien parler à leur âme, pénétrer dans leur esprit et leur donner la confiance et le courage!

Dès ses premières années, il avait appris à les connaître avec les pêcheurs du Légué, dans leur simplicité, dans leur complaisance, dans leur intrépidité, dans leur résistance à la peine et jusque dans leur indigence.

N'était-on pas pauvre aussi, chez nous? N'était-on pas forcé de regarder à la dépense et même souvent de se priver?...

C'est que la Pauvreté, quand elle n'est pas piquée par l'Envie et que le cœur est haut, est une rude force. N'est-ce pas elle qui impose le travail, qui enseigne l'endurance, qui conseille la bonté, qui apprend la résignation, qui suggère le courage et le mépris de la mort? N'est-ce pas elle enfin qui fait germer dans l'âme des hommes ces vertus qui les font nobles et compatissants?

Bénie soit la Pauvreté!

*
* *

Le grade de chirurgien de 1re classe marquait une sélection importante dans la carrière de la médecine navale.

Le service de santé bifurquait en deux corps : le *corps naviguant* et le *corps enseignant.*

Avant de prendre un parti, Jules Rochard, le croirait-on? hésita.

Il aurait aimé continuer à vivre la vie de ces braves gens de mer qui l'aimaient tant, dans la fréquentation des officiers avec lesquels son urbanité, sa modestie, sa distinction, son charme lui avaient créé des relations exquises.

Mais il pensa que la meilleure façon de témoigner son intérêt aux marins était de leur préparer, pour les assister dans leurs expéditions, des médecins instruits et bien dressés.

Il pensa aussi que le titre de professeur était le résultat d'un concours difficile.

Cette difficulté même le décida : il serait professeur.

Il remplit, pendant deux ans, les fonctions de chef des travaux anatomiques de l'Ecole de Brest. Aussitôt après, un brillant concours lui valut le grade de professeur.

Le voici revenu, après un long détour, à la chirurgie, objet de la prédilection de ses premières années d'études.

Il enseignera l'anatomie, la physiologie, la médecine opératoire avec un éclat et un succès sans précédent.

Il fera des élèves, et ces élèves continueront le bien qu'il voulait faire à ses marins : ainsi il n'aura pas cessé d'être avec eux.

Notre éminent collègue, le Dr Auffret, ancien directeur du service de santé à Brest, a fait, au lendemain de la mort de Jules Rochard, une étude remarquable des travaux et de la carrière de son prédécesseur.

Il nous l'a montré successivement : *Chirurgien-chef à Brest* (1854), — *Médecin-chef à Lorient* (1863), — *Directeur du service de santé à Brest* (1870), — *Inspecteur général du service de santé à Paris* (1875).

Il l'a connu, il l'a assisté dans sa pratique, et il nous a transmis quelques précieux renseignements que nous serons heureux de citer.

C'est à Jules Rochard chirurgien, c'est à l'auteur de l'« Histoire de la Chirurgie Française au XIXe siècle » qu'il nous tarde d'arriver.

*
* *

Chirurgien, il le fut jusqu'au plus haut degré de la perfection. Ceux qui l'ont connu à Lorient et à Brest se rappellent avec quelle conscience, avant d'agir, il examinait les malades et les blessés, avec quelle sagacité de médecin et de chirurgien il précisait les indications d'intervenir, avec quelle probité il se décidait à opérer.

C'est qu'à cette époque, la question de vie et de mort se posait à l'occasion des interventions les plus minimes. Pour agir, il fallait des raisons impérieuses, décisives, et ces raisons, c'est l'impartiale discussion clinique qui les faisait paraître en un diagnostic lumineux.

Là était la partie grave et difficile du rôle de chirurgien.

Le reste était un jeu, un plaisir, un charme, une délectation de la main et des yeux ! Et l'on pouvait dire de l'opération qu'elle était *la récompense du diagnostic*.

Avec une science anatomique consommée, avec une habileté opératoire merveilleuse et un inébranlable sang-froid, Jules Rochard pouvait tout entreprendre.

Le Dr Auffret nous rapporte une historiette caractéristique :

« *C'était*, dit-il, *en* 1856 ; *après une année d'études, chirurgien de* 3e *classe nouvellement promu, je montais ma première garde à l'hôpital de Brest. Deux forçats, chargés du soin de surveiller une mine paresseuse, qui ne voulait pas partir, après quelques minutes d'attente, se disposaient à la visiter de près, quand elle fit subitement explosion.*

« *L'un des deux hommes avait été tué sur le coup, le second était porté mourant à l'hôpital. Après l'avoir pansé avec tout le soin dont était capable ma jeune expérience, je fis appeler le second chirurgien en chef.*

« *Rochard arrive, examine le blessé, prend un bistouri, incise le cou, extrait de la plaie un fragment de pierre qui avait coupé la jugulaire interne et la carotide primitive, et qui servait de bouchon protecteur, jette une double ligature sur chacun des deux vaisseaux béants et quitte, moins d'une heure après son entrée, la salle d'opération, en reprenant le cigare qu'il avait déposé pour prendre le bistouri.*

« *Il lui est arrivé plusieurs fois depuis*, continue le Dr Auffret, *de me rappeler cette opération que nous avions, disait-il, pratiquée ensemble.*

« *J'avoue que je me suis souvent souvenu de la belle prestance de notre chef en cette circonstance grave, comme de la belle intervention dont j'avais été le témoin privilégié ; j'ajouterai que je ne me suis jamais rappelé y avoir collaboré.* »

Si nous relevons les publications d'ordre chirurgical, à part l'Histoire de la Chirurgie française au xixe siècle, qui est une œuvre impérissable, nous trouvons, il faut le reconnaître, un bagage bibliographique assez léger : des mémoires sur les *hématocèles de la tunique vaginale*, sur le *traumatisme produit par l'explosion des mines*, sur l'*opération de l'anus artificiel*, sur l'*ulcère de Cochinchine.*

Nous ne devons pas oublier un gros travail intitulé : *Le Service chirurgical de la flotte en temps de guerre*, travail condensé qui servit de base à l'élaboration des règlements fixant les dispositions à prendre pour le combat, à bord des navires, — les soins à donner aux blessés pendant l'action, — les débarquements et les transbordements, etc.

C'est que, dans sa carrière toujours occupée, Jules Rochard n'avait eu jamais que l'occasion de faire la chirurgie de marine.

La chirurgie qu'il avait pratiquée, celle qu'il avait pour mission d'enseigner, était la chirurgie courante des accidents et des complications journalières : les fractures, les luxations, les plaies, les brûlures, les hémorragies, les coups de feu, les complications infectieuses.

*
* *

En 1756 parut à Brest, chez l'éditeur Romain Malassis, un petit livre intitulé : Manuel des opérations les plus ordinaires de la chirurgie, *pour l'instruction des élèves chirurgiens de la marine de l'Ecole de Brest, par M. de Courcelles, médecin du roi et de la marine.*

Ce modeste ouvrage, parfaitement oublié aujourd'hui, a été pendant près d'un demi-siècle le *vade-mecum* des chirurgiens navigateurs.

« *Dans les circonstances présentes* (1756), dit l'auteur, *les fréquents et nombreux armements exigeant, pour le service des vaisseaux, un nombre de chirurgiens beaucoup plus grand que l'établissement de l'Ecole le comporte, on est obligé d'en faire venir d'ailleurs pour y suppléer. Mais ceux qui nous viennent ici de toutes parts ne sont point toujours fort instruits et le peu de temps qu'ils ont à rester à l'hôpital n'est pas suffisant.*

« *J'ai pensé qu'il pourrait être du bien du service*, « dont je fais mon unique objet », *de renfermer dans un petit volume portatif un recueil des opérations que l'on a le plus souvent occasion de pratiquer surtout à la mer.* »

Est-il possible de se présenter avec plus de modestie? Et pourtant dans ce livre, que l'éloge de Jules Rochard nous donne l'occasion d'exhumer aujourd'hui devant vous, nous trouvons des préceptes qui donnent à ce très honnête de Courcelles, chirurgien du roi et de la marine, le caractère d'un précurseur :

1° Panser doucement.

2° Panser mollement.

3° Panser promptement, pour ne pas laisser la plaie exposée à l'air, *surtout lorsqu'il est chargé d'exhalaisons nuisibles.*

C'est pourquoi l'auteur conseille, « *si c'est une plaie de conséquence, de panser le malade dans son lit, les rideaux fermés, ayant soin pendant les pansements de tenir un réchaud de braise allumé pour donner à l'air un degré de température convenable* ».

Tout est pratique dans ce petit manuel de chirurgie navale, tout est prévu jusque dans les plus petits détails.

Voyez les conseils du chapitre de l'amputation :

« *On prend le couteau* (c'était alors dans la marine le couteau-faucille) *et on le fait entrer obliquement, de bas en haut, dans les chairs, mais sans aller tout à fait jusqu'à l'os, afin de ne pas émousser le tranchant, précaution qui n'est pas à négliger, dans un combat naval, où il faut beaucoup opérer avec le même tranchant, n'étant pas à portée d'en avoir de rechange, ni de le faire repasser.* »

*
* *

Jules Rochard fut un chirurgien utile.

Il ne croyait pas déroger en traitant une fracture et vous pouvez être assuré qu'il y excellait.

Il y a justement quelques jours, le hasard me fit rencontrer un ancien ingénieur des constructions navales, aujourd'hui personnage important dans l'Etat, que Jules Rochard avait soigné en 1874 pour une fracture de l'extrémité inférieure du radius, avec une déformation poussée jusqu'au renversement.

Le résultat était idéal. Le chirurgien en avait été très fier.

Laissez-moi vous conter une histoire :

C'était quelque temps avant la guerre ; les enfants en promenade au cimetière de Lorient découvrirent que le fossoyeur était aveugle ! Ils ne mirent pas en doute un seul instant que leur père pût guérir le pauvre homme, et ils l'amenèrent en toute confiance à la maison.

Rochard fit quelques jours après l'opération de la cataracte par extraction, et le malade vit clair !... L'histoire eut un retentissement énorme dans la ville et dans les environs.

Les aveugles affluèrent vers la maison du médecin de marine qui avait le don de « rendre les yeux ».

La spécialité ne chôma pas tant que Rochard resta à Lorient.

Jules Rochard fut un clinicien sagace, un opérateur habile, et si nous ne trouvons pas à l'actif de ses publications des observations extraordinaires, ce n'est pas qu'il n'aurait pas été à la hauteur des entreprises marquantes, c'est que ses fonctions, limitées à la médecine navale, ne lui en ont pas apporté l'occasion.

Et voici que me reviennent à la mémoire les lignes qui terminent la préface de l'honnête Monsieur de Courcelles, « médecin du Roi et de la Marine » : « *N'ayant pas de plus forte ambition que celle de former des chirurgiens capables et expérimentés, en état de secourir utilement des sujets dont la conservation est précieuse à l'Etat, ma satisfaction sera complète si ce petit ouvrage peut y contribuer.* »

*
* *

L'*Histoire de la Chirurgie Française au XIXe siècle*, représente quinze années de travail, et d'un travail acharné, sans préjudice

du temps que réclament les fonctions absorbantes du service de santé à Lorient et à Brest.

Est-il besoin de dire que pendant le grand branle-bas des organisations à Brest en 1870, il n'y avait de travail que pour la défense du pays?

« Dès le début de la guerre, dit le Dr Auffret, il se préoccupe et s'inquiète moralement, il se surmène physiquement pour veiller aux besoins de son grand établissement hospitalier qui va recevoir plus de 1.200 malades à la fois, pour créer des ambulances, pour distribuer le personnel, pour assurer les médicaments et le matériel qui doivent répondre aux besoins des centaines de malades et de blessés qui arrivent à tout instant.

« Quels sont ceux qui, à Brest, à cette époque, peuvent se rappeler sans émotion les interminables convois au-devant desquels on allait, à la gare, dans la neige, toujours aux heures de nuit, et pour lesquels il avait dû tout prévoir! tout : nourriture, vêtement, pansement?

« Rochard se multipliait pour faire face à des exigences sans cesse renaissantes et dont pas un détail ne s'accomplissait en dehors de son œil vigilant. »

Le travail est le grand consolateur. La tempête finie, Jules Rochard reprit l'œuvre interrompue, avec l'énergie silencieuse d'un caractère qui ne veut pas plier.

L'apparition de l'ouvrage, en 1875, fut un événement. Le monde savant put saluer l'avènement d'un historien, d'un philosophe, d'un penseur et d'un écrivain de premier ordre.

Voyez comme l'auteur donne les raisons qui l'on conduit à écrire l'histoire :

« *Les études historiques ont un charme sans pareil. Il n'est pas pour l'intelligence de satisfaction plus délicate que celle qui consiste à suivre l'évolution d'une pensée à travers les âges, en assistant aux transformations qu'elle subit pour se dépouiller de sa gangue de préjugés et d'erreurs.*

« *C'est aux maîtres de l'art, aux professeurs vieillis dans l'enseignement et dans la pratique qu'il conviendrait de se charger d'un pareil travail; mais pas un d'eux ne l'a fait, pas un ne s'apprête à le faire, et c'est pour cela que nous l'avons entrepris.* »

Jules Rochard explique dans sa préface les difficultés de la tâche qu'il a assumée, et nous ne pouvons que citer ses paroles.

« *Mener de front l'histoire et la critique, parler d'événements qui se sont produits en dehors du milieu dans lequel on a vécu, nous a paru d'abord une entreprise téméraire; mais en y réfléchissant, nous*

sommes arrivé à nous convaincre que, pour bien apprécier les faits, il n'était pas indispensable d'y avoir été mêlé. Un certain degré d'éloignement est même nécessaire, pour en saisir l'enchaînement et pour les juger sans prévention et sans parti pris. Il en est de même lorsqu'il s'agit des hommes, on ne saurait être impartial à l'égard de ceux qu'on a trop connus. Les figures historiques sont comme les grands tableaux : pour les bien voir, il faut les regarder à distance.

« *Il nous a fallu souvent faire des excursions sur le terrain de la science étrangère. Tout en nous efforçant d'attribuer à chacun la part de gloire qui lui revient, nous nous sommes surtout appliqué à faire ressortir le caractère particulier de la chirurgie française, en signalant les côtés par lesquels on s'écarte ou se rapproche des tendances particulières aux autres nations. Nous avons la conscience d'être resté impartial envers tout le monde, même envers l'Allemagne. La justice est de droit commun, c'est la seule chose qu'on doive à ses ennemis* ».

Ces pages fières étaient écrites au lendemain de nos malheurs, dans l'universelle désolation des catastrophes. Et déjà certains écrivains, avec une logique de leur façon, ne craignaient pas de proclamer la déchéance totale de la France !

Voyez avec quelle dignité sévère et aussi quelle sagesse Jules Rochard s'exprime :

« *L'Allemagne, il ne nous coûte pas de le reconnaître, a puissamment contribué, depuis un demi-siècle aux progrès des sciences médicales. Il entre, sans doute, dans son bilan bien des valeurs de mauvais aloi, bien des emprunts qui mériteraient un autre nom. Mais en retranchant ce qui ne lui appartient pas, son lot est encore assez riche pour contenter son orgueil et ce serait manquer à la dignité que de chercher à l'amoindrir.*

Enfin voyez cette déclaration qui exprime, sous une forme admirable, la philosophie médicale de Jules Rochard :

« *Les connaissances médicales forment un tout indissoluble...*

« *La chirurgie n'est que la médecine avec une arme de plus : toutes les deux ont le même point de départ, procédant des mêmes principes, et mettant en œuvre les mêmes moyens. Inséparables dans leur but et dans leur essence, elles le sont également dans leur passé ; l'histoire de la chirurgie ne peut pas plus se renfermer dans l'étude de ses procédés et de ses instruments, que celle de la médecine ne peut tenir dans l'examen de ses doctrines. Les progrès de l'anatomie et de la physiologie les dominent également ; toutes les questions de pathologie générale leur sont communes ; les progrès de l'hygiène et de la thérapeutique les intéressent au même titre ; les doctrines*

médicales les éclairent ou les égarent également... l'idée dominante de notre travail consistait à faire ressortir cette union. »

*
* *

L'Histoire de la Chirurgie Française au xixe siècle aura constitué pour nous autres le principal titre de gloire de Jules Rochard. Il ne faut pas penser à analyser cette revue des progrès de la chirurgie pendant près de cent ans.

Il fallait posséder une érudition profonde, une patience surhumaine, un courage tenace, une méthode inflexible pour mener à bien une tâche pareille. Il fallait surtout avoir été dans la pratique aux prises avec les difficultés, les angoisses, les responsabilités, les incertitudes et les joies de la chirurgie active.

Nous ne pouvons pas lire, sans admiration, cet inventaire détaillé des acquisitions de l'art, notées, pour ainsi dire, au jour le jour et jugées avec l'impartialité de l'Histoire.

Ce qui séduit dans cette œuvre, ce n'est pas la science consommée des faits, ce n'est pas l'ordre rigoureux des divisions : c'est le souffle, c'est la couleur, c'est la vie même évoquée.

Jules Rochard ne s'est pas montré seulement un savant et un historien ; il a été un grand artiste par la magie de sa reconstitution des caractères et des époques.

Je ne connais rien de plus saisissant que l'histoire de la réorganisation de la chirurgie navale en 1793, sous l'impulsion de Gaspard Monge.

A l'appel du pays en danger, jeunes ou vieux, les médecins offrent à Brest, à Rochefort, à Toulon, leur bonne volonté, leur dévouement, leur attachement au devoir, leur esprit de sacrifice.

La mort n'y allait pas à demi. A côté des séries de héros obscurs, anonymes, détruits avec leurs hommes, sautés avec leurs navires dans les journées d'Aboukir et de Trafalgar, l'Histoire découvre et cite avec fierté les noms de ceux qui se sont dévoués et dont la mort n'a pas voulu.

« *Lorsque le feu prit à bord de* l'Achille (à Trafalgar), *le chirurgien-major Saint-Hilaire refusa de quitter son poste et continua à opérer. Il ne céda qu'au moment où les flammes allaient lui fermer toute issue et se jeta à la mer avec un matelot auquel il venait de couper le bras et qu'il continua à soutenir au-dessus des flots, jusqu'au moment où les canots anglais les ressaisirent tous les deux.* »

On ne pouvait admettre que Jules Rochard pût laisser échapper l'occasion que lui offrait l'histoire d'expliquer et de faire res-

sortir le rôle glorieux et obscur joué par la médecine navale dans les guerres de la République.

« *Le corps des chirurgiens de la marine*, dit-il, *n'a pas vu surgir, pendant cette période de guerres, aucune illustration qui puisse se comparer à celles de Percy et de Larrey. Les tristes conditions dans lesquelles ils étaient appelés à servir ne laissaient de place que pour le dévouement individuel et le sacrifice ignoré.*

« *Les forces navales ne se prêtent pas, du reste, au rôle élevé du chirurgien en chef d'armée, qui concentre dans ses mains tous les détails d'un grand service et qui, le jour de la bataille, assiste de ses conseils et de son exemple un nombreux personnel répandu dans les ambulances et sur le lieu de l'action.*

« *Dans une escadre, chaque vaisseau a son rôle individuel et se bat pour son compte; chaque chirurgien a la responsabilité de son service et ne relève que de son initiative.*

« *A l'époque à laquelle nous nous reportons, cet isolement était encore plus complet qu'aujourd'hui...*

« *La pénurie du personnel forçait même souvent à confier le poste de chirurgien-major à des officiers de santé de 2e ou de 3e classe. L'expérience s'acquérait vite dans ces temps désastreux, mais, dans cette vie toute d'action, nos confrères se bornaient à faire leur devoir, sans se préoccuper d'en laisser la trace; aussi leurs éclatants services ne se sont-ils conservés que dans le souvenir de leurs camarades. Il va, s'éteignant chaque jour avec l'existence de ceux qui en ont été les témoins...* »

Personne ne comprit mieux que Jules Rochard la grandeur mélancolique et la noblesse du rôle des médecins de la marine.

Depuis le moment où ses fonctions l'amenèrent à avoir des subordonnés jusqu'au jour où il fut appelé, grand maître de la médecine navale, au poste d'inspecteur général du Service de santé, on peut dire que le personnel médical fut l'objet de la plus vigilante équité.

La politique n'avait pas encore enlevé les colonies à la Marine, L'action des médecins s'étendait partout, à bord et à terre, où ils suivaient leurs hommes. Il fallait une grande expérience, la conscience scrupuleuse, l'amour de la justice de Jules Rochard pour faire face à la tâche difficile et délicate entre toutes de les juger.

Qu'il soit embarqué, qu'il soit à terre, dans les pires pays, au milieu de populations hostiles, le médecin est aussi un soldat exposé autant que ses hommes.

La solidarité médicale est louable, mais ce n'est pas à ce sentiment, plutôt étroit, que Rochard obéissait en faisant tenir un état exact des mérites et des titres de chacun.

L'impulsion venait de plus haut : l'amour de la justice, le bonheur de découvrir et de faire récompenser des actes qui seraient demeurés inconnus, une grande tendresse pour ceux qui peinent, qu'on oublierait si facilement et qui n'ont que vous pour les défendre, voilà les raisons qui ont fait du proconsulat de Jules Rochard l'époque heureuse de la médecine navale.

Le pouvoir a toujours des charmes, mais les charmes qui avaient le plus de prix aux yeux de l'inspecteur général, c'était la joie de servir la justice, d'encourager et de récompenser le travail, le dévouement et le courage. N'était-ce pas le réveil des impressions de son enfance pauvre et comprimée, écoulée dans la compagnie des braves, terrassés par la fortune, mais obstinés quand même dans la fière espérance des jours meilleurs ?

Le courage ! voilà la qualité première du marin pour qui le danger menace à toute heure et partout. Ce n'est pas pour les troupes de mer que l'on aurait pu consacrer la division absurde et surannée des *combattants* et des *non-combattants.*

A bord, le combat ne s'arrête jamais. Le péril est pour tout le monde. Que le navire saute ou qu'il coule à fond, tout le monde y passe : il n'y a pas de jaloux !

Pour l'armée de terre, la distinction n'est pas moins absurde que pour la flotte, avec ces balles qui portent la mort à plus de 2.000 mètres et ces obus... Mais passons.

Dans son rapport à la Convention du 7 frimaire an III, Fourcroy disait :

« *La Convention apprendra avec sensibilité que plus de* 600 *officiers de santé ont péri depuis dix-huit mois au milieu et à la suite des fonctions mêmes qu'ils exercent.*

« *C'est une gloire pour eux, puisqu'ils sont morts en servant la Patrie.* »

C'est dans ces idées, dont la forme lapidaire eût enthousiasmé son père, que Jules Rochard avait été élevé.

Le courage était une qualité de tradition.

Nous avons vu avec quelle résolution Rochard, à Calcutta, avait affronté le choléra, qu'il observait pour la première fois, relevant le courage de ses marins et ayant à peine le temps de se remettre de l'attaque qui l'avait terrassé, pour reprendre son service interrompu.

En 1865, médecin-chef, il était sur le petit haleur qui fait le service de Lorient à l'hôpital de Port-Louis. Un matelot, montant un you-you de corvée, avait pris la remorque. La corde s'engageant dans l'hélice, l'embarcation chavira.

Un homme à la mer!

Non, **deux**! — car, aussi vite que la pensée, le médecin-chef

s'était jeté tout habillé à l'eau et ramenait bientôt à la surface le malheureux en perdition.

L'année suivante, il se portait au secours d'un petit imprudent que le courant entraînait au large, et le ramenait sain et sauf.

Il s'agissait de son fils Eugène, notre collègue, que voici !

*
* *

Son avancement a été rapide : il devait être à cinquante-six ans inspecteur général du service de santé de la Marine. Mais, entre temps, Jules Rochard avait déjà rendu son nom célèbre par des travaux remarquables de Médecine comparée, de Climatologie, d'Hygiène et d'Anthropologie qui lui ouvrirent les portes de l'Académie de Médecine.

En 1849 Jules Rochard s'était marié à Brest.

Mlle Proux, fille d'un lieutenant de vaisseau était âgée de dix-sept ans. Elle appartenait à une illustre famille de marins, les Bouet-Vuillaumez.

Elle a été la compagne de cette longue carrière de travail, elle a partagé, au milieu de l'estime universelle, cette vie noble et simple entre toutes.

Elle a été l'éducatrice de quatre enfants, dont son mari, éducateur plutôt distrait, put, à juste titre, être fier.

Comme la Romaine, elle a filé la laine et gardé la maison.

En vérité, Jules Rochard a été un homme parfaitement heureux. Il a donné à sa vieille mère la joie d'assister à ses premiers succès et au commencement de sa célébrité.

Il a généreusement payé la dette des angoisses, des privations, des sacrifices et de la misère du passé, en rendant la pauvre petite marchande de la rue Saint-Gouëno fière de son fils.

Elle est morte en 1863.

Le capitaine Godard Rochard s'est alors attaché à son fils et ne l'a plus quitté.

Il est mort dans ses bras à 84 ans.

Un des deux fils a embrassé avec ardeur la carrière des armes : il est chef de bataillon d'infanterie, breveté de l'École de guerre.

L'autre avait choisi la médecine navale. Après avoir gagné au concours le grade de médecin de 1re classe, il a démissionné pour prendre part aux concours des hôpitaux de Paris.

C'est Eugène Rochard, notre collègue et notre ami, le meilleur et le plus modeste des hommes.

Une épidémie de choléra ravageait Toulon pendant les années de 1884-1885.

Après quelques mois d'arrêt complet, l'épidémie réapparut brusquement dans une explosion de cas foudroyants et frappa plusieurs bâtiments de la flotte.

Le cuirassé *le Colbert* fut le plus sévèrement éprouvé.

Un jeune médecin se fit remarquer par son infatigable dévouement et par son entrain.

Il resta seul sur la brèche, faisant plus que son devoir, jusqu'à la fin de l'épidémie.

Sa surprise fut profonde le jour où on lui apprit qu'il était proposé pour la croix.

Un mot caractéristique de Jules Rochard. Après avoir lu les rapports mentionnant la conduite du Dr Eugène Rochard, à bord du *Colbert* :

— Quel malheur que ce soit mon fils !

— Pourquoi ?

— Je l'aurais fait décorer !...

Le Dr Eugène Rochard, médecin de 1re classe à la marine, fut *tout de même* fait chevalier de la Légion d'honneur.

Jules Rochard eut aussi deux filles,

L'aînée épousa un officier de marine des plus distingués, le capitaine de frégate Simart, répétiteur à l'Ecole polytechnique.

La plus jeune est demeurée l'ange du foyer, elle s'est consacrée à sa famille.

Elle est aujourd'hui la compagne fidèle, vigilante et *maternelle* de sa mère, sur laquelle les années, les inquiétudes et les tristesses ont passé sans enlever un trait à la finesse et au charme de son esprit : les deux femmes vivent au fond de Passy, dans le culte du souvenir.

J'ai tenu à les voir. Elles m'ont fait l'honneur, il y a quelques jours, par une pâle matinée de décembre, de me recevoir dans un appartement modeste, plein des souvenirs de Celui qu'elles pleurent encore.

Et nous avons parlé de Lui...

* * *

En 1883, Jules Rochard fut l'objet d'une tentative de meurtre. C'était un soir de novembre, il rentrait du ministère par une pluie battante, blotti sous son parapluie et marchant à grands pas.

Un inconnu lui tira par derrière, presque à bout portant, deux coups de revolver.

Une des balles toucha la colonne lombaire, l'autre traversa la poitrine; l'assassin s'enfuit.

Rochard ne tomba pas; il gagna la rue du Cirque, où il habitait, en vomissant des flots de sang.

En rentrant, il dit simplement à sa femme et à sa fille : « Je viens d'être assassiné aux Champs-Élysées. Je ne me connais pas d'ennemis ».

Le blessé resta plusieurs jours entre la vie et la mort. Il guérit.

La balle inférieure avait touché l'apophyse épineuse d'une vertèbre lombaire et était sortie, sans avoir produit de lésions.

La balle supérieure avait traversé le poumon droit et s'était logée en avant; on ne sut jamais où.

Quand, après quelques semaines de maladie, Rochard put quitter la chambre, sa première visite fut pour l'Académie de Médecine.

A son entrée, on l'acclama.

« *Je vous remercie, mes chers collègues*, dit-il. *De cette pénible aventure il me sera donc resté un peu de plomb dans le poumon et beaucoup de reconnaissance dans le cœur.* »

L'auteur de ce meurtre était venu cinq jours après se constituer prisonnier. C'était un aliéné, échappé de Ville-Évrard, qui ne connaissait pas même de nom sa victime.

*
* *

Le 25 janvier 1886, Rochard (Jules-Eugène), inspecteur général du Service de santé de la marine, grand-officier de la Légion d'honneur, fut mis à la retraite.

Son état portait :

CINQ CENT QUATRE-VINGT-DOUZE MOIS, DIX-SEPT JOURS DE SERVICE.

On ne me croirait pas si je disais quel était le chiffre des appointements de ce grade unique d'inspecteur général.

La retraite calculée était si modeste que cet homme, de soixante-sept ans, fut obligé, pour soutenir son simple train de maison, de travailler.

On lui avait souvent proposé l'occasion de gagner quelque

argent. Sa réponse avait toujours été qu' « étant au service de l'État, il devait à l'État tout son temps ».

La retraite en rendant à Jules Rochard sa liberté, lui permit d'accepter les offres, qu'il avait autrefois déclinées.

C'est alors qu'il organisa et dirigea le service médical d'une grande compagnie d'assurances.

Cet emploi, beaucoup moins fatigant que ses fonctions de la marine, rapportait de sérieux émoluments.

Cet homme, souverainement désintéressé, disait, en plaisantant, que la richesse avait fait son entrée dans la maison, quand avait sonné l'heure de la retraite!

Jules Rochard n'avait gardé aucune trace de ses blessures de 1883.

Il était aussi vif, aussi alerte, aussi infatigable que jamais.

Cependant, à partir de 1895, sa santé déclina. Il ne voulait pas en convenir. Il ne se plaignait pas, mais il devenait pâle et maigre. Il souffrait. En 1896, il prit un jour à part son fils Eugène et lui montra un empâtement très douloureux de la région lombaire.

Notre maître le Dr Ch. Perier fut consulté. Il reconnut une collection profonde, correspondant à la blessure ancienne de l'arc vertébral lombaire. Il l'ouvrit. La douleur, à la suite de l'opération, s'atténua et disparut. Mais les forces ne revenaient pas. Le malade s'épuisait, on prit la résolution de le transporter à la campagne,

On partit pour Versailles au milieu de juillet.

Le dévouement de sa femme et de ses enfants ne put pas accomplir le miracle de le sauver.

Jules Rochard s'éteignit doucement, entouré des siens, le 13 septembre 1896.

Il repose dans le cimetière de Passy.

*
* *

Les morts vont vite! Néanmoins après douze ans nous nous rappelons tous la figure intéressante de Jules Rochard. L'Académie de médecine, dont il avait été le président, était l'objet de sa prédilection. Le mardi, nous le voyions arriver à pas pressés, bien avant l'heure de la séance.

C'était un homme de taille moyenne, mais que sa maigreur et son attitude penchée faisaient paraître plus grand.

Il y aurait de la présomption à vouloir esquisser son portrait en

quelques lignes, car je ne crois pas qu'on puisse rencontrer des expressions plus changeantes. Et ces expressions, au gré des circonstances, imprimaient à la physionomie les modifications les plus inattendues.

Un front droit, très large et très haut, renforcé en bas par ces saillies sus-orbitaires auxquelles on attribue d'ordinaire la mémoire visuelle puissante.

Un nez long, légèrement aquilin, descendant par une ligne pure à un lobule délicat. Les narines bien dessinées, avec des ailes singulièrement mobiles.

La mâchoire inférieure puissante, le menton haut et dur des tenaces, les pommettes plutôt saillantes; telle était dans son ensemble la conformation du visage très accentué de Jules Rochard.

La nature avait fait, comme on dit, de l'ouvrage solide, sacrifiant le modelé aux plans et produisant dans la charpente plus de force que de douceur.

C'est aux yeux qu'il était réservé de corriger la rudesse de la structure et d'en adoucir les lignes. Ils étaient très grands, logés sous la broussaille saillante des sourcils.

C'étaient des yeux discrets et profonds, qui semblaient s'effacer dans une expression de rêverie abandonnée, quand l'âme était au repos, mais c'étaient des yeux puissants, qui savaient briller, pétiller, rire, éclater, dominer et séduire par la force magnétique de l'âme qui les animait.

C'était des yeux tantôt gris, tantôt bleus, avec des éclaircies de vert, de ces yeux qui n'appartiennent qu'à la race des côtes de la Bretagne, des yeux graves et doux, sur lesquels le gris des nuages, le bleu lavé du ciel et l'émeraude ternie de l'Océan semblaient avoir déposé leurs couleurs, comme si la Nature avait eu le caprice d'assortir la physionomie des êtres et de fixer le reflet de l'âme des choses dans le regard des hommes!

C'est au Dr J. Bergeron, secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine, que je dois d'avoir fait la connaissance de l'auteur de la Chirurgie Française au xixe siècle.

Bergeron et Rochard étaient liés depuis longtemps par la plus solide amitié. Ils s'étaient rapprochés, dans la communauté de leurs études d'hygiène, par la profonde estime qu'ils professaient l'un pour l'autre.

Il y avait aussi une communauté d'origine dont ils subissaient peut-être l'influence : le père de Rochard était l'intrépide guerrier, qui avait eu la carrière que vous savez.

Le père de Bergeron, lui aussi, avait servi l'empereur. Il avait

parcouru l'Europe comme médecin-major des armées de la République et de l'Empire.

C'était un homme brave et doux, qui, sa mission terminée, s'était discrètement retiré à Moret, où il s'était consacré à l'éducation de son fils.

Rochard et Bergeron avaient été élevés à l'école du devoir, de l'abnégation et du sacrifice. La droiture de leur carrière relevait d'une communauté d'idées premières, qui devaient forcément rapprocher ces deux bons Français.

*
* *

On a parlé souvent du talent oratoire de Jules Rochard.

A l'Académie de Médecine, dans les Congrès, il était étincelant. Mais il faut ajouter que cet éclat n'était après tout que le produit d'une documentation approfondie et d'une dialectique aiguisée.

Mais quelle préparation, quel travail dans le choix et le classement des arguments !

Ici, à la Société de Chirurgie, quand il prenait la parole, c'était une autre forme d'éloquence, faite à dessein de précision, excluant presque l'élégance. Notre maître M. Ch. Perier me disait que son influence sur ses collègues était considérable.

C'est comme causeur qu'il était incomparable. Personne ne savait mieux que lui, laissant son esprit au repos, éveiller et soutenir l'intérêt, se mettant à la portée de son auditoire, le charmant, l'instruisant avec une bonne grâce et une gentillesse qui faisaient qu'on ne se lassait jamais de l'entendre.

Là, est le secret de l'art délicieux de la causerie.

Cet homme, qui avait vu tant de pays, qui avait connu tant d'hommes célèbres et qui savait tant de choses, était un modeste, avant tout. Il causait, non pas pour lui, mais pour les autres : l'attrait était chez lui une des formes de la bonté : son principal désir était, en se faisant entendre, de charmer.

Il charmait par le sujet. Il charmait par l'expression exquise, élégante, vive, lumineuse, pittoresque, il charmait surtout par sa voix chaude, grave, harmonieuse ; une voix « prenante », dont la séduction se complétait de tout le magnétisme du regard.

Orateur, causeur, homme d'esprit, homme du monde, Jules Rochard était tout cela. C'était bien, mais ce qui me semblait supérieur en lui, d'une supériorité qui ne passera pas, c'est son talent d'écrivain. Vous en avez pu juger par les passages que j'ai

extraits de sa préface à l'*Histoire de la Chirurgie française au XIXe siècle.*

Par la précision et l'élégance de son style, Jules Rochard s'est montré un artiste de premier ordre. Il connaissait à fond les grands maîtres de la langue française, il les avait étudiés, médités, disséqués, afin de mettre à jour le secret de leur séduction.

A cette connaissance de lettré, il avait ajouté ce que les enseignements d'une enfance amère, d'une jeunesse laborieuse et réfléchie, d'un âge mûr, éprouvé par la poursuite de tant de sciences, par la pratique de toutes les compassions en présence de toutes les douleurs humaines. Voilà ce qui donne au style de Jules Rochard cette puissance, cette chaleur, cette vie et cette originalité, qui sont la marque de son talent!

*
* *

Nous vous avons fait assister à la genèse et au développement de cette nature d'élite.

Nous aurions voulu faire comprendre quels encouragements la vie de cet homme de devoir apporte aux jeunes.

Sans fortune, sans appui, par la seule force des exemples devant lesquels il fut élevé, par la puissance d'une volonté indomptable, il a haussé son âme, et de la hauteur à laquelle ses idées ont été élevées, il a dominé les intérêts, les mesquineries, les cupidités du monde; il a jugé sévèrement la vanité des ambitieux, égoïstes et inutiles, que préoccupent exclusivement la récompense et le salaire; il a compris que ce qui fait la grandeur de notre vie, c'est le bien que nous répandons.

Depuis la situation la plus infime jusqu'aux dignités les plus hautes de sa carrière, il a travaillé sans relâche pour les petits, pour les silencieux, pour les résignés, pour les abandonnés, pour les créatures oubliées de Dieu.

Sa journée finie, le soir venu, il s'est arrêté, aussi pauvre qu'au jour de sa naissance.

A ceux qui lui auraient demandé ce qu'il avait tiré de sa vie, il aurait pu répondre simplement : « J'AI SERVI ! »

Paris. — L. MARETHEUX, imprimeur, 1, rue Cassette.